

A l'épreuve du temps et du monde
Les premières communautés chrétiennes
selon 1 et 2 Pierre et Jude

Des communautés sous pression

1 Pierre 1,1-12

AVERTISSEMENT PRATIQUE

Si vous utilisez la version électronique de cette étude, n'oubliez pas de cliquer sur les termes en surbrillance. Ce geste vous renvoie, soit au **glossaire**, soit à des **compléments pédagogiques**. N'oubliez pas de déposer sur le site vos remarques, vos questions et vos réponses. Bonne lecture et belle découverte

1. Pour entrer dans le texte

A. Une lettre stratégique

Cette première épître de Pierre est une lettre circulaire adressée à plusieurs communautés. Sa distribution a pu suivre un itinéraire précis, circulant du Pont à la Cappadoce, puis en Asie et en Bithynie (1,1), soit différentes régions de la Turquie contemporaine (cf. Étude 1, page 5). Sans doute, un porteur passait d'une communauté à l'autre afin de remettre la lettre en main propre. Si l'on écrit, c'est que l'on a besoin de fixer dans la durée des notions essentielles et que, s'adressant à des destinataires plus ou moins précis, l'on vise toute l'Église. Les années qui suivent la **guerre juive** (60-73) et la destruction du Temple de Jérusalem (70) constituent une période riche en production littéraire, dont vraisemblablement notre lettre (cf. Étude 1, p.2) Cette mise par écrit est due à la disparition progressive des premiers témoins oculaires de Jésus, à la volonté de favoriser la transmission du message reçu et d'en tirer des comportements adaptés à la vie concrète des destinataires.

Cette lettre s'adresse à des communautés chrétiennes sous pression, prises dans les rapports de forces instaurés par la société gréco-romaine. L'auteur va donc développer une stratégie pastorale qui donne à ces chrétiens les moyens de cohabiter dans la durée avec un monde païen et un pouvoir impérial fort.

La concentration de termes théologiques peut rendre aujourd'hui la lecture de cette épître ardue. L'auteur, en effet, retravaille en cinq chapitres seulement les trésors de la première prédication chrétienne : il les développe, les actualise et les précise pour tenir compte du temps écoulé et des circonstances nouvelles. A distance, il tente de dynamiser ses interlocuteurs et de doper leur courage, espérant une réaction. La lettre est un concentré vitaminé d'Évangile.

B. Le temps de l'épreuve

Initiateur d'une première étape vers un monde globalisé, l'Empire romain est l'une des plus grandes entités politiques de l'histoire. Les communautés chrétiennes s'y trouvent minoritaires dans une société païenne, cosmopolite et **hellénistique**. Comment envisagent-elles leur rapport au pouvoir politique et religieux ? L'Empire romain est relativement égalitariste, n'exigeant pas des populations conquises qu'elles renoncent à leur religion dans une pluralité ethnique et sociale, à condition de participer aux manifestations patriotiques et religieuses, à l'instar du **culte impérial**. L'empereur concentre en effet tous les pouvoirs. L'Empire est sa famille et ses habitants n'ont pas d'autre choix que de se soumettre à « la pensée unique » selon la formule du théologien François Vouga. Ces éléments n'apparaissent pas explicitement - on le comprendra - dans les lignes tracées avec prudence par l'auteur dans sa lettre, mais ils sont sousentendus dans ses encouragements et exhortations.

Pour le dire avec des mots d'aujourd'hui, au nom de leur obéissance au Christ, les paroissiens d'Asie mineure osent « la désobéissance civile ». Leur refus de participer à la « grande messe impériale » provoque la méfiance de leurs voisins. Il se développe alors à leur encontre un climat d'animosité. Des rumeurs, voire des calomnies circulent. Les chrétiens sont en proie à une certaine hostilité et devront semble-t-il rendre des comptes devant des tribunaux (4,15 et ss. cf. Etude 4). Faut-il imaginer, comme certains commentateurs, des persécutions systématiques ? Légèrement postérieur à la période qui nous occupe, la correspondance entre l'empereur Trajan et Pline le Jeune, gouverneur d'Asie


mineure, montre qu'à l'aube du 2^e siècle, le pouvoir romain n'avait adopté aucune ligne claire face au christianisme.

Aux difficultés provoquées par leur marginalisation s'ajoute, pour ces croyants en Jésus de la deuxième génération, l'éloignement des origines du mouvement. Le doute les taraude. Leur foi repose-t-elle sur des bases solides ? Eux qui n'ont pas tous rencontré Jésus de Nazareth ou les témoins de son ministère se sont-ils trompés sur le message qui leur a été transmis ? Que leur réserve l'avenir ? L'incertitude met ces communautés sous pression.

C. Un recadrage qui donne du sens

En leur écrivant cette lettre, l'auteur veut obtenir de ses destinataires qu'ils opèrent un recadrage dans la compréhension de ce qui leur arrive. Avec le temps qui passe, l'expérience de la foi au Dieu vivant, la manière de vivre qu'elle implique et ses conséquences sur la vie sociale demandent à être pensées et approfondies. Comment rester fidèles au fondement même de l'Évangile, tout en s'efforçant de ne rien faire qui puisse indisposer l'administration impériale ? Et vivre en bonne intelligence avec des païens, tout en étant des croyants issus majoritairement de ce même milieu ? L'auteur se doit de donner à ces communautés des forces et des perspectives leur permettant d'inscrire leur mission dans la durée au sein de la société où elles sont implantées. L'enjeu est majeur : dilution programmée ou développement à moyen terme ? Nous savons que ces chrétiens ont relevé le défi. Le christianisme s'est répandu dans l'Empire romain et jusqu'à nos jours.

Quelles perspectives l'auteur a-t-il ouvertes pour ces croyants sous pression ? Quel message les a aidés à persévérer dans leur témoignage malgré les obstacles ? Quels sont les ingrédients qui ont permis à des incroyants d'être conduits à la foi ?

 Lire le début de la lettre, les versets 1-12 du chapitre 1, en notant les raisons qui permettent aux destinataires de vivre d'une « espérance vivante » (v.3).

2. Pour éclairer la lecture

Après une courte préface (1,1-2), la lettre s'ouvre par une bénédiction (1,3-12) décrite presque en une seule longue phrase en grec (v.3-9). Appelée à se multiplier, cette bénédiction se déploie en trois temps qui veut structurer la vie des communautés d'Asie mineure et la recadrer :

- versets 3 à 5 : un avenir donné aux croyants
- versets 6 à 9 : le présent, temps d'épreuve et de joie
- versets 10 à 12 : un passé qui donne du sens

Cette bénédiction donne le ton à l'ensemble de la lettre.

A. Préface de la lettre (1,1-2)

Les lettres qui s'échangent dans la société gréco-romaine commencent habituellement par la mention d'un seul tenant de l'expéditeur, des destinataires et des salutations. Ici, les salutations se trouvent à la fin de l'épître (1 P 5,13 et 14), conformément à la variante sémitico-orientale où la salutation est détachée, comme dans les missives de Paul.

L'expéditeur s'identifie sous son nom grec de Petros (en araméen Céphas : le roc, la pierre). S'agit-il de l'apôtre Simon Pierre, membre de l'équipe rapprochée de Jésus, ou d'un auteur qui se réclame de sa filiation et de son autorité (cf. Étude 1, page 2-3). En se réclamant d'un témoin oculaire de Jésus, l'auteur se réfère à une autorité qui donne du poids à son message et justifie sa mission.

Les destinataires sont des « élus » (v.1) ; d'emblée l'auteur rappelle à ses interlocuteurs qu'une vocation leur a été adressée, qu'ils sont au bénéfice de l'appel et du choix divin. Le thème de l'élection est important dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament et apparaît à plusieurs reprises dans cette lettre (1,1.2.15.16 ; 2,4.9).

Que veut dire l'auteur quand il parle de ses interlocuteurs comme des « étrangers » (v.1) ? Le mot grec est à traduire par « qui séjournent en pays étranger ». A-t-on à faire à des judéo-chrétiens qui ont fui Jérusalem après la destruction du Temple et se sont installés en Asie mineure ? À des juifs déjà présents en Asie mineure depuis plusieurs générations ? Ou alors à des habitants de la région, des païens, convertis au christianisme (cf. Étude 1) ? Dans ce dernier

cas, il s'agirait de personnes qui se sentent étrangères dans leur propre patrie. Habitants de l'Empire romain - avec tous les avantages d'appartenir à « une grande puissance » - et en même temps des étrangers « car ils tirent leur identité fondamentale non pas de valeurs et normes impériales, mais de leur vocation donnée par Dieu » explique François Vouga. Le mot « **étrangers** » revêt donc ici un sens symbolique : en raison de leur adhésion à la foi au Dieu de Jésus, les destinataires de la lettre sont fragilisés et leur statut précaire.

Ils vivent dispersés, ou plus exactement en « **diaspora** » (cf. Étude 1, carte, p. 5). Ce terme technique est très rarement utilisé dans le Nouveau-Testament. Il désigne les juifs qui vivent hors de la Palestine et qui, se sentant en exil, ne rêvent que de « l'an prochain à Jérusalem » selon la prière qui retentit rituellement lors de la Pâque juive. Les chrétiens issus du paganisme, disséminés au milieu de païens, ont une autre espérance ; ils n'attendent pas de posséder une terre ici-bas. Leur Jérusalem n'est pas terrestre.

Au verset 2, l'auteur insiste : l'élection divine, la vocation qui leur est adressée ne dépend ni de leurs mérites, de leurs qualités ou statut social mais d'un acte souverain de Dieu (cf. Étude 3). Elle les pousse à une foi exclusive qui des sujets libres, des personnes capables d'un choix qui les distingue de leurs voisins et suscite souvent leur incompréhension. Cette conception rencontre les aspirations de larges couches de la société qui pouvaient trouver là une identité personnelle et sociale. L'ouverture de ces communautés à toutes les catégories de la population - femmes et hommes, riches et pauvres, esclaves et libres – amorçait un véritable changement sociétal. Leur appartenance à ces communautés originales, et non-conformistes, les amène à faire partie d'une minorité intéressante, « progressiste » dans le monde globalisé de l'Empire romain. Ce comportement n'est pas sans revers, il fait d'eux « des étrangers de l'intérieur » selon la formulation de Jacques Schlosser. Cette dissidence concerne fondamentalement le choix de bâtir leur vie sur « *la pierre d'angle* » (1 P 3,7 cf. Étude 3). Obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, c'est être fidèles à Celui qui accueille chacun indépendamment de son statut social, de son genre et de son origine religieuse. Si les chrétiens d'Asie mineure sont soumis à des épreuves, ce n'est donc pas par accident, en raison d'erreurs ou d'insuffisances de leur part, mais bien à cause de leur écoute du Christ.

La référence au sang du Christ (v.2) qui revient en 1 P 1,19 relie la situation des destinataires de la lettre à celle vécue par le Christ, agneau de Dieu, et à sa mort en croix. Comment comprendre le terme « **avoir part à l'aspersion de son sang** » ? Pour donner du sens à la situation des destinataires, l'auteur a en mémoire le récit l'Exode qui apparaît ici en filigrane. Fait-il allusion à l'épisode du sang des taureaux que Moïse répand sur le peuple en signe de l'alliance que Dieu a scellée avec ce dernier (Ex 24,1-8) ? Ou se réfère-t-il au récit fondateur de la Pâque juive (Ex. 12,1-13), où le sang de l'agneau marquant les portes des maisons d'un signe distinctif viendra protéger leurs habitants des plaies qui s'abattent sur les demeures égyptiennes ? Toujours est-il que l'auteur inscrit les sentiments d'exil et d'étrangeté, que vivent ces communautés, dans la grande épopée de libération du peuple de Dieu. Les épreuves qu'elles traversent, sont reliées d'une manière ou d'une autre aux souffrances de l'agneau de Dieu mort en croix, une mort qui scelle l'alliance de Dieu avec l'humanité et devient source de salut.

La préface de l'épître se termine par des mots de bénédiction qui s'inscrivent dans la tradition paulinienne : « **grâce et paix** ». Cette formule reprend la salutation « miséricorde et paix » du judaïsme, en l'étendant à toute l'action bénéfique de Dieu qui vient en la personne de Jésus auprès des humains. La grâce est comprise comme la présence proche et agissante de Dieu qui répand généreusement la semence de l'Évangile et lui fait porter du fruit en abondance. La paix est l'effet de l'action divine, le « **shalom** » hébreu. Le verbe utilisé « se multiplier, augmenter » souligne le potentiel de croissance de la grâce et la paix déjà présentes au sein de ces communautés.

B. Bénédiction en abondance

a) Un avenir donné (1,3-5)

Reprenant la formule traditionnelle juive, l'auteur bénit « **Dieu le Père** » et lui rend grâce. Cette louange envers Dieu apparaît très souvent dans l'Ancien Testament, notamment dans les psaumes : « *Mon âme bénis l'Éternel et n'oublie aucun de ses bienfaits...* » (Ps 103,2). On la retrouve aussi dans le Nouveau Testament, quelques-fois au début des lettres dites pauliniennes (cf. II Co 1,3 ; Ep 1,3) ou dans la bouche du prêtre Zacharie à la naissance de son fils Jean (Lc 1,64). Bénir, littéralement « dire du bien », est l'affaire de Dieu comme des

croissants. L'expression « **Dieu le Père** » est mentionnée à 39 reprises dans la lettre, fréquemment associée au don de la vie nouvelle. Cette insistance souligne que Dieu est l'auteur de la renaissance des croyants et qu'un lien filial, propre à rassurer, les unit à lui.

Engendrés à nouveau, les croyants peuvent développer une vision nouvelle de leur vie, renaissant à « **une espérance vivante** » ancrée dans l'événement de la résurrection de Jésus Christ. Présente plusieurs fois dans l'épître, cette espérance est décrite comme un héritage attendu (v.4) ; à l'abri et protégé dans les cieux, auprès de Dieu. Dans la tradition juive, les fils seuls sont les bénéficiaires de l'héritage ; ici ce sont tous les croyants. L'héritage promis ne subit pas la décrépitude de toutes choses en ce monde. Il est soustrait au néant et préservé pour le retour du Christ au « **moment de la fin** ». Personne, sinon Dieu, n'a de prise sur lui. Signe d'une fin des temps qui verra le triomphe divin, cette perspective d'héritage transforme le présent. Dans la foi, les héritiers sont déjà mobilisés par le monde à venir. S'ils affrontent les aléas d'une réalité avant-dernière, les chrétiens sont invités à accrocher leur vie à cette réalité ultime qui se dévoilera un jour pleinement. Cette espérance leur permet de faire « un pas de côté » pour prendre la distance nécessaire pour affronter les obstacles. Au verset 5, l'auteur passe du « nous » au « vous », encourageant ses interlocuteurs à se tourner avec confiance vers l'avenir.

La promesse de cet héritage ne tente pas de justifier la souffrance à supporter ici-bas en dépeignant un avenir radieux. Non, il inscrit dans un temps limité les situations douloureuses des personnes qui font des choix au nom de leur fidélité à Dieu, un temps qui un jour sera clos par le triomphe divin. De cette manière, l'espérance placée dans un futur sur lequel personne n'a prise, recadre puissamment la perception du présent en lui donnant une perspective.

B. Le présent, temps d'épreuve et de joie (1,6-9)

Aux versets 6 et 8, l'auteur parle « **d'allégresse** », une allégresse qui vient des entrailles et ne dépend pas des contingences extérieures ; une allégresse qui donne le ton au présent du croyant, malgré tout. L'adverbe « arti » (v.6 et 8) signifie littéralement « *maintenant, précisément, à cette heure, aujourd'hui* », il insiste sur le moment présent. L'épreuve est là « **pour peu de temps** » (v.6),

l'auteur croit au retour proche du Christ. Au cœur de l'épreuve, la joie peut jaillir en raison de l'espérance, de l'à-venir donné et ouvert par Dieu.

L'expression « **diverses épreuves** » (v.6) est peu précise. Le mot grec se rapporte à la tentation de se détourner de Dieu. Qu'en est-il concrètement ? Il n'y a pas de précisions ici, la suite de la lettre y fera allusion, mais de manière discrète ; ces épreuves sont circonscrites par le temps, limitées par la proximité de la fin du monde (v.5) ou par la brièveté de la vie (v.24). Comme le Christ innocent a souffert, les chrétiens dispersés dans un monde païen passent par l'épreuve. S'ils sont testés alors qu'ils ne sont pas coupables, ce n'est pas que Dieu chercherait à éprouver l'endurance des siens. L'image de l'or purifié au feu (v.7) sert à montrer l'aspect positif de l'épreuve qui révèle le meilleur lorsqu'elle est subie par l'innocent. La métaphore métallurgique renvoie au jugement dernier, moment de révélation de la réalité entière. Ce test du jugement se retrouve au verset 9 qui suggère une compétition sportive avec l'idée de remporter « **le prix de la foi et le salut de vos âmes** ». Le mot « **âmes** » est à comprendre au sens de l'anthropologie sémitique, il désigne la personne toute entière. Ici le salut est à la fois collectif et personnel. Ce sont des communautés qui sont incitées à remporter « **le prix de la foi et du salut** », grâce à la fidélité des personnes.

Si les croyants sont en porte-à-faux avec le code d'honneur en vigueur dans le monde romain et donc soumis au déshonneur et à la honte, dans le monde divin au contraire leur comportement provoque « **louange, gloire et honneur** » (v.7). Ces mots sont généralement utilisés pour Dieu, ici ce qui revient à Dieu revient aussi aux croyants. La louange, c'est l'approbation divine délivrée au moment du jugement dernier : les croyants peuvent compter sur cette approbation. Si important dans la société romaine, l'honneur est une récompense divine. La gloire attendue appartient à un autre monde ; elle est liée à la « **révélation de Jésus Christ** », au dévoilement de qui il est véritablement et qui sera rendu public de manière incontestable au moment de la fin.

Les chrétiens exultent malgré tout, car ils se savent déjà reconnus pleinement par leur Père céleste qui les rend dignes de louange et honorables. Le présent est le temps de l'amour ; ici un amour-agapè porté à Jésus par les fidèles. C'est ce lien d'amour qui assure un statut nouveau au croyant et le vivifie en profondeur. L'auteur insiste sur la situation des chrétiens de la deuxième

génération qui aime Jésus et ont foi en lui sans l'avoir vu, une confiance orientée vers un avenir où elle trouvera sa confirmation. Aujourd'hui, nous partageons la même situation. Comme eux, nous fondons notre confiance sur la transmission des successeurs des fondateurs.

Les chrétiens exultent déjà maintenant, malgré tout, car leur présent est transfiguré par l'amour qui les régénère et leur donne le statut d'élus de Dieu. Ils ont comme perspective la venue du Règne de Dieu, c'est-à-dire la pleine reconnaissance de leur choix et manière de vivre. Le salut est déjà présent, maintenant déjà l'approbation divine leur est donnée. Et la tonalité de leur quotidien s'en trouve changée. Cette joie ne supprime pas l'épreuve ; en revanche, aucune souffrance et aucun pouvoir ne peut priver le croyant de sa dignité, de son honneur et de la gloire à venir (cf. 4,13).

c) Un passé qui donne du sens (1,10-12)

Le style de la lettre change au verset 10, l'auteur se fait didactique, établissant un lien étroit entre l'analyse, la prédication, la prédiction des prophètes et la situation des destinataires de la lettre. Il ne cite pas de texte précis de l'Ancien Testament, car c'est la fonction même des prophètes qui semble l'intéresser. L'auteur se base sur les connaissances de ses interlocuteurs. N'oublions pas que la « Bible » des communautés chrétiennes, à la fin du 1^{er} siècle, est essentiellement composée des livres de l'Ancien Testament. L'expression consacrée pour s'y référer est le plus souvent « *la Loi et les prophètes* ». Si l'auteur se concentre sur les textes prophétiques, c'est pour servir son intention pastorale d'encourager les chrétiens d'Asie mineure. Tout d'abord, il souligne que ces derniers sont reliés à un passé sur lequel ils peuvent s'appuyer ; l'auteur les inscrit dans **la tradition prophétique**. Ils ne sont pas seuls, leur vie de croyants ne se développe pas hors-sol et leur démarche trouve ses fondements dans l'Écriture. Ce qu'ils vivent, perdus dans l'immense Empire romain, a été prédit, annoncé : « ***la grâce qui vous était destinées*** » (v.10). C'est à travers eux et en eux que la promesse divine annoncée par les prophètes s'accomplit aujourd'hui. Cette focalisation sur quelques petites communautés est étonnamment valorisante : l'auteur ne mentionne ni la communauté mère de Jérusalem, ni celles de Corinthe ou de Rome. Les destinataires de cette lettre sont partie prenante d'un projet mis en route bien avant eux. Ils vivent déjà une dimension de la grâce dont les effets ne sont pas encore pleinement accomplis. Les termes

« **salut** » et « **grâce** » renvoient à l'aspect bienveillant et secourable de l'action divine ; la grâce n'est plus une attente, elle est un événement qui renouvelle le présent ; quant au salut qui va advenir pleinement au moment de la fin, il est cet héritage déjà donné et gardé dans l'avenir.

Au verset 11, l'auteur montre que c'est l'Esprit du Christ qui assure la continuité de la révélation, son unité. Il est l'inspirateur des prophètes et aussi le sujet de leur prédication. Cet Esprit authentifie et dévoile la bonne nouvelle cachée dans les prophéties, puis annoncée par les prédicateurs de l'Évangile. La voix des prophètes anticipe l'Évangile qui s'accomplit essentiellement dans l'événement de la mort du Christ, désignée par « **souffrance** », et par sa résurrection pour laquelle on parle de « **gloire** ». De manière originale, l'auteur attribue aux prophètes la pleine conscience qu'ils exercent un ministère dont les bénéficiaires appartiennent à l'avenir et qu'ils annoncent un message qui révèle sa pertinence à long terme.

L'auteur insiste : les fidèles ne sont pas enlevés au ciel ; au contraire, ce sont les anges, c'est-à-dire le ciel qui se penche sur eux (v.12). Cette mention souligne l'importance de leur vie présente et de leur engagement dans un monde où ils sont témoins de l'accomplissement des promesses divines.

3. Pour aller plus loin

A. Une espérance vivante aujourd'hui encore ?

La première lettre de Pierre s'adresse à des communautés sous pression et veut ranimer leur espérance apparemment affaiblie par un climat d'animosités, une forme de marginalisation et des épreuves subies en raison de leur foi en Jésus.

La question de l'espérance se pose à nous d'une autre manière aujourd'hui. Les contextes sont en effet très différents pour nous qui vivons dans une démocratie où la liberté de conscience et de croyances est constitutionnelle. Pourtant, nous avons ceci en commun : savoir vers quoi nous allons, ce que nous attendons reste essentiel. Notre vision de l'avenir donne sa couleur à notre présent. Les événements heureux que nous espérons embellissent notre existence. Il suffit d'un soupçon lors d'un examen médical pour que l'attente inquiète ternisse nos journées jusqu'au moment où nous recevons les résultats. Les perspectives pour notre monde, à moyen et long terme, sont peu réjouissantes. L'avenir de

l'humanité semble compromise et le scénario de la fin du monde envisageable : la recrudescence de pays en guerre et de conflits qui ne trouvent aucune solution, les effets de plus en plus incontestables sur notre vie du changement climatique auxquels s'ajoute la prévision d'une mutation radicale apportée par la révolution numérique. Nous avons de quoi nous faire du souci et souvent l'anxiété, voire l'angoisse nous étroit.

Aujourd'hui quelle est notre espérance ? Pour l'auteur de la première lettre de Pierre, l'horizon de l'humanité n'est pas la victoire des forces de destruction, mais le don d'un monde nouveau, le règne divin. Au rétrécissement de nos vies sous l'emprise des mauvaises nouvelles et du cynisme ambiant, l'espérance vivante ouvre un horizon. Nous sommes invités à lever les yeux, voir plus haut, voir plus large, pour regarder deux réalités qui coexistent : nous sommes solidaires de la souffrance et des errements de ce monde tiraillé, souvent désespéré, nous nous engageons avec d'autres pour travailler à des solutions et apporter notre contribution ; en même temps, nous sommes déjà en communion dans l'espérance du monde qui vient.

Espérer n'est pas simplement *positiver* ou appliquer la méthode Coué ; l'espérance s'enracine dans un événement du passé, l'événement de Pâques qui naît de la mort. Nous espérons parce que Pâques a eu lieu, le crucifié est ressuscité. « L'espérance commence quand tout espoir est perdu » selon la formule du théologien Simon Buttica. Le pasteur Roland de Pury incarne cette espérance. Incarcéré en 1943 pour sa prédication courageuse contre les lois nazies et son soutien concret à sauver la vie de nombreux juifs, il écrit un commentaire de la première épître de Pierre. Au sujet de l'héritage préservé auprès de Dieu, il a ses mots : « Nous ne pouvons vivre que pour lui, parce qu'il est au-delà de toute mort, parce qu'il est le terme ultime de notre course (...) La vie n'est pas ce que la mort enlève, mais ce qui enlève la mort. » En rendant vie à notre espérance, Dieu nous rend le goût de l'existence, l'envie d'agir, l'élan de nous dépasser. Si nous allons vers la destruction et la mort, nous allons fondamentalement vers un monde nouveau. L'avenir nous est donné. Le dernier mot sur l'humanité, la création, le cosmos appartient à Dieu.

B. L'espérance comme refus du fatalisme

L'horizon ouvert par l'espérance est là pour empêcher la société de se replier sur elle-même, de se contenter de ce qu'elle a. La promesse du monde nouveau introduit à l'égard des injustices de ce monde, une insatisfaction, un ferment critique qui sont le contraire du fatalisme. L'espérance est pour nos vies comme le levain dans la pâte, elle fait lever en nous des possibilités et des forces insoupçonnées. En refusant de participer au **culte impérial**, les croyants des premiers siècles de notre ère ont contribué à ouvrir le chemin à ce qui est devenu bien plus tard la Déclaration des Droits de l'homme, instaurant notamment la liberté de conscience. Quand l'histoire mondiale est placée dans la perspective de la venue de la fin des temps et du Règne divin, alors les engagements en faveur d'un monde plus juste prennent tout leur sens. L'on pense à ces dissidents qui risquent leur vie pour défendre la justice ; à ces personnes qui se battent pour préserver leur terre de multinationales sans scrupule ; à ces croyants et personnes de bonne volonté qui refusent de réagir à la violence par la violence. L'espérance dans le triomphe de Dieu donne le courage de se mobiliser même quand tout semble à vue humaine définitivement sans issue.

Quand les sociétés évacuent Dieu, elles risquent bien de tuer l'espérance ; alors s'installent le cynisme et une vue à très court terme. Soyons attentifs aux mots que nous utilisons : « Le monde est mauvais », « les autorités politiques sont corrompues », « de toutes façons, l'on va tous vers l'apocalypse, plus rien ne vaut la peine de rien, après moi le déluge ! ». Ce nihilisme est un poison. Les déceptions que chacune et chacun affrontent dans son existence, les épreuves deviennent le prétexte à se retirer, à ne s'engager en rien, voire à tout détruire autour de soi, avec soi. Elles semblent justifier un retrait de l'engagement politique et social, une indifférence vis à vis de tout ce qui n'est pas soi et son entourage immédiat. Il s'agit de profiter des autres, de la société et de l'État sans apporter sa contribution pour les faire vivre. Mais l'espérance en la venue du Règne de Dieu permet de vivre en ce monde « avec et pour les autres » précisera le philosophe protestant Paul Ricoeur.

C. Des fruits tardifs

Les prophètes n'ont pas vu les fruits de leur prédication, fruits qui sont apparus des siècles plus tard au sein des communautés chrétiennes d'Asie mineure selon

l'auteur de la première lettre de Pierre. Le temps divin n'est pas le temps humain. Si souvent clos sur lui-même, notre monde exige des résultats rapides, tangibles, si possible accompagnés d'espèces sonnantes et trébuchantes. Le message du début de la première lettre de Pierre donne du souffle. Si l'Esprit de Dieu s'en mêle, les combats pour la justice et la paix, les paroles de vérité porteront des fruits, de manière parfois inattendue, peut-être à très long terme.

Et pour vous ?

✍ Consigne de travail pour aller plus loin : En quoi vous pensez-vous proches de ces chrétiens vivant dans ces communautés sous pression ? En quoi votre situation en est-elle plus éloignée ? Qu'est-ce qui rend votre espérance vivante ?

Bibliographie

Butticaz Simon, *Comment l'Église est-elle née ?* CH - 1204 Genève, Ed. Labor et Fides, 2021.

De Pury, Roland, *Pierres vivantes*, Neuchâtel, Ed. Delachaux et Nestlé S.A., 1944

Vouga, François, *Une théologie du Nouveau-Testament*, CH - 1204 Genève, Ed. Labor et Fides, 2001

Vouga François, *Le Christianisme à l'école de la diversité*, Ed. du Moulin, 2005